

Rompre avec le colonialisme ?

David Dorais

Numéro 85, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2021). Compte rendu de [Rompre avec le colonialisme ?]
L'Inconvénient, (85), 57–60.

Rompre avec le colonialisme ?

ESSAI QUÉBÉCOIS

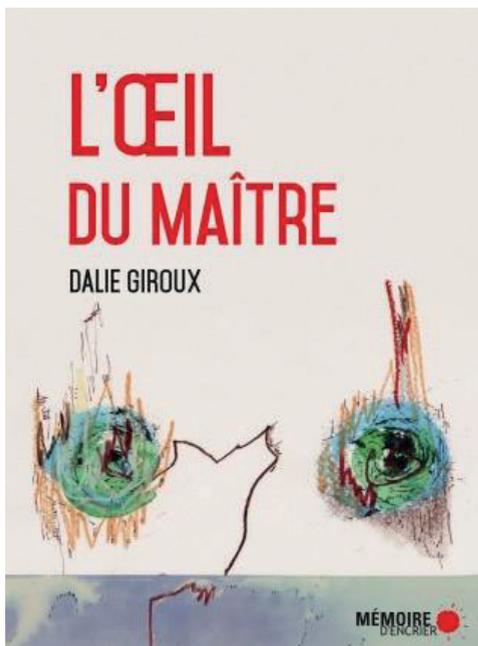
David Dorais

On le sait, la question des rapports de pouvoir et la remise en cause des oppressions qu'ils ont produites sont, à l'heure actuelle, des sujets de réflexion centraux, et ce, dans plusieurs domaines universitaires, des sciences sociales aux arts et lettres. Ces critiques ébranlent parfois les savoirs établis, entraînant une réévaluation de certaines notions jusque-là tenues pour acquises. L'essai de Dalie Giroux paru à l'automne 2020, *L'œil du maître*, se place résolument dans ce champ critique. L'auteure est professeure d'études politiques à l'Université d'Ottawa, spécialiste des théories féministes et des questions autochtones. Son essai consiste en une relecture de l'indépendantisme québécois à travers la lunette de la décolonisation.

Le livre de Giroux repose sur une idée simple, mais aux prolongements importants : le projet québécois reconduit envers les populations autochtones la logique coloniale (faite de dépossession territoriale, d'assimilation des minorités et d'exploitation capitaliste des ressources naturelles) dont il entend pourtant se défaire. Une idée similaire est exprimée dans un proverbe danois (qui m'a jadis été cité par un collègue

anthropologue de mon père et dont je n'ai malheureusement jamais pu confirmer l'authenticité) : « L'enfant battu frappe son chien. » La Révolution tranquille, en dépit de ses prétentions libératrices et de son identification aux luttes de décolonisation qui avaient lieu à la même époque dans ce qu'on appelait le « tiers-monde », s'est montrée aussi dure envers les Autochtones que les autorités britanniques se sont montrées dures envers le Bas-Canada. C'est que le « Maîtres chez nous » de Jean Lesage et de son équipe du tonnerre n'avait en vue que les Canadiens français et était aveugle aux peuples d'origine, sur lesquels était destinée à s'abattre cette « maîtrise » pas totalement émancipatrice. L'« œil du maître » (expression tirée d'une fable de La Fontaine) symbolise ainsi cette attitude paternaliste de surveillance et de supériorité dont les indépendantistes québécois n'ont pas réussi à se débarrasser, qu'ils continuent même d'embrasser.

Le chapitre le plus solide et le plus convaincant de l'ouvrage se penche sur les occasions manquées où une alliance entre leaders francophones et chefs autochtones aurait été possible.



Chaque fois, documents à l'appui (notamment les recherches et observations de l'anthropologue de renom Rémi Savard), l'essayiste montre, dans un camp, une main tendue et un appel amical, franc, chaleureux à la collaboration contre l'opresseur anglo-saxon ; dans l'autre camp, une obstination entêtée, un refus net de transiger. La main tendue ne venait pas des nationalistes. Giroux cite une lettre rédigée deux ans avant le premier référendum par Noël Starblanket, alors chef de la Fraternité des Indiens du Canada, et adressée à René Lévesque :

« On a étudié votre projet de souveraineté-association. Cette plateforme politique nous convient puisqu'elle coïncide avec les demandes des Indiens de tout le Canada qui veulent exercer le plus de pouvoir possible sur leurs richesses naturelles et établir des relations normales avec leurs voisins. [...] Donnons-nous la main. Arrachons au fédéral son pouvoir colonial sur nous. » La lettre est restée sans réponse.

Le moment le plus marquant est le « sommet du Château Frontenac » de décembre 1978¹, où le gouvernement Lévesque et les représentants des nations autochtones se sont réunis pour discuter d'une éventuelle association, advenant l'accession du Québec à la souveraineté. Il a fallu à peine deux jours pour que les participants autochtones quittent les lieux, choqués par l'incompréhension, voire l'ignorance et le mépris, dont ont fait preuve les péquistes. Yves Bérubé, alors ministre des Terres et Forêts ainsi que des Ressources naturelles, aurait déclaré aux délégués autochtones, pour leur faire comprendre la place qui leur était réservée : « Désormais, vous vivez en société. » On peut presque entendre les mots « ... bande de Sauvages » résonner dans le silence.

Dalie Giroux nomme « nationalisme boucanier » (expression qu'elle emprunte à Rémi Savard) cette forme d'arrogance. Elle souligne avec raison qu'on aurait attendu, de la part d'autorités québécoises francophones en route vers l'indépendance, une plus grande ouverture aux revendications d'autonomie faites par les Premières Nations. L'adjectif

boucanier désigne une attitude violente basée sur un sentiment de droit invincible envers les populations autochtones, alimentée par le goût de la rapine. La condescendance qui a écloso lors des occasions politiques manquées était donc l'aboutissement de siècles de pensée raciste et coloniale.

Devant une telle fracture, quelle solution trouver ? L'essai de Dalie Giroux s'avère malheureusement pauvre en mesures concrètes et réalistes. Ce qui est proposé s'exprime surtout à travers des métaphores poétiques. Il faudrait, dit l'auteure, « se placer politiquement sous l'*impetus* circulaire », « désertier la *domus* de Champlain », atteindre « une verticalité dangereuse et perpétuelle du temps colonial », « constituer une chaîne de solidarité entre les vivants, dans l'hommage aux contiguïtés, à partir de la terre en partage radical, horizontal, et polymorphe ». Guère plus applicable est la possibilité de faire comme si la conquête de l'Amérique n'avait jamais eu lieu : prétendre que nous sommes des colons abordant à neuf le Nouveau Monde, cette fois en s'installant dans les bois, sans désir de fondation, sans désir d'accaparement, sans rien de ce qui s'est réellement manifesté... « Se permettre cette folie d'arriver en Amérique avec quelque 500 ans de retard [...] »

Une autre solution proposée par Dalie Giroux est, pour les Québécois francophones, d'admettre avec lucidité leurs velléités et leur héritage coloniaux. Le lecteur ne sera pas surpris de voir apparaître cet impératif, à une époque où on somme les personnes associées à des catégories traditionnellement détentrices de pouvoir de « reconnaître leurs privilèges ». On doit toujours, d'emblée, préciser le rang qu'on occupe dans la hiérarchie des dominations. En un acte de contrition public, se disséquer avec les scalpels de la race, du sexe, de la classe sociale, des goûts érotiques et des capacités physiques pour exhiber dans quelle mesure, malgré soi, par le seul fait aléatoire de sa venue au monde, on subjugue les autres. Sans doute est-ce ma « fragilité blanche² » qui parle, mais je ne vois guère, dans ces aveux de péchés, qu'un mode d'asservissement différent, racisme nouvelle sauce qui vise à discréditer la parole de certains sur la base de critères phénotypiques tout à fait accidentels (accidentels non pas du fait qu'ils arrivent par hasard, mais du fait qu'ils ne disent rien sur la valeur intrinsèque d'une personne ni de ses idées).

Ce nouvel impératif éthique de recon-

naître ses privilèges découle généralement d'une grille d'analyse foucauldienne, dans laquelle le pouvoir (et la critique du pouvoir) représente un thème majeur. Pourtant, il faut avoir mal lu Foucault pour croire que la dialectique dominant/dominé reflète sa pensée. Un passage de *L'œil du maître* me servira à illustrer ce que je veux dire.

Il s'agit d'un passage du chapitre intitulé « Le mauvais pauvre du colonialisme ». L'auteure raconte que, en 2009, elle était attablée dans un café de l'Université d'Ottawa avec Georges E. Sioui. Il était déjà un historien, un écrivain, un penseur reconnu, pilotant le programme d'études autochtones ; elle était une enseignante tout juste arrivée en poste. Lors de cette conversation, elle lui explique la difficulté dans laquelle elle se trouve : les Autochtones, eux, peuvent se réclamer de leurs racines, de leur histoire ancestrale, de leurs traditions encore vivaces pour apporter une solution de rechange au modèle impérial. À l'inverse, elle, en tant que Québécoise francophone, n'a strictement rien à proposer : ni histoire, ni culture, ni héritage, rien. En tout cas, rien qui ne soit destructeur. Que faire ? demande-t-elle.

Ce qui se manifeste dans cette scène emblématique, c'est la difficulté de *penser l'égalité dans la différence*. Ma directrice de doctorat désignait ainsi le fait que, à la Renaissance, comme le démontrent entre autres les éloges écrits durant la Querelle des femmes, on ne pouvait voir les femmes que comme supérieures aux hommes si l'on voulait contrer la misogynie des siècles précédents. Un sexe devait nécessairement surpasser l'autre en excellence. De même, dans *L'œil du maître*, on constate la quasi-impossibilité de voir les Blancs et les Autochtones comme égaux malgré leur histoire et leur culture hétérogènes : il faut que l'un ait la prééminence sur l'autre. Et comme on entend réparer des siècles de colonialisme, l'unique solution consiste à ravalier le Blanc.

Foucault, dans l'analyse du pouvoir qu'il développe dans le premier tome de *l'Histoire de la sexualité*, met justement en garde contre cette vision limitée des rapports de force. Il qualifie de « juridico-discursif » ce type de pouvoir où une instance supérieure opprimerait une autre instance, passive et impuissante. C'est une vision monolithique du pouvoir, celui-ci se faisant attribuer le monopole de la censure, de l'interdiction, de la punition, de l'ordonnement, de la régulation. Or, dit Foucault, la réalité du

pouvoir s'avère plus complexe et multiple. Elle prend la forme d'un réseau, non d'une pyramide. Les rapports de force sont multilatéraux : chaque instance à la fois subit et fait subir la contrainte. Bien sûr, tout n'est pas égal : certains acteurs sociaux possèdent un poids beaucoup plus grand. Mais l'important est de comprendre qu'il existe une variété de postures et d'équilibres, toujours modifiables : « Il n'y a pas d'un côté le discours du pouvoir et en face, un autre qui s'oppose à lui. Les discours sont des éléments ou des blocs tactiques dans le champ des rapports de force³. » Interpréter les tensions sociales selon les termes exclusifs d'une dialectique dominant/dominé (si vous n'êtes pas avec nous, vous êtes contre nous), c'est recourir à une grille de lecture trop étroite.

Et c'est précisément une telle structure binaire qui marque le propos de Dalie Giroux dans son essai : ne pouvant bien entendu prétendre assujettir les Autochtones, elle doit nécessairement s'assujettir elle-même. Quelqu'un doit payer : ce sera elle. Le verrouillage de la structure de pouvoir débouche ainsi sur une haine de soi. Giroux met de l'avant la figure du mauvais pauvre, créée par Saint-Denys Garneau puis reprise par plusieurs essayistes québécois, pour symboliser le Canadien français dans toute son abjection. Non seulement le mauvais pauvre ne possède rien (dépourvu qu'il est d'histoire et de littérature), mais il jalouse les maîtres qui, eux, possèdent. Il ambitionne de devenir à son tour un petit despote. Non seulement il manque de tout, mais il est déchiré par ce manque et cherche violemment à y remédier. Le mauvais pauvre est un colonisé qui, comble de méchanceté et de mauvaise foi, rêve de coloniser les plus faibles.

Dalie Giroux ne manque pas de sévérité en décrivant celui que, en une apocope et une simplification grammaticale parlantes, elle baptise « le Keb ». C'est un psychopathe dépourvu de consistance interne. Héritier d'une Europe malade, il est lui-même corrompu jusqu'à la moelle, porteur de violence et d'usurpation : « [C]ette mesquinerie, cette souffrance du fait de l'infériorité de sa culture relèverait ainsi peut-être en partie de l'orgueil de celui, de celle qui a cru à la supériorité de sa civilisation mortifère, et à qui il reste beaucoup de travail à faire pour guérir. » Affligé d'une lèpre aux proportions bibliques, le Keb se résume en somme à un déchet : sa culture n'est qu'une « décharge » ; son identité, du « compost » ; son peuple, un « résidu ».

Il faudrait faire la généalogie de cette haine de soi chez le Canadien français. D'où vient-elle, et qu'est-ce qui explique sa prégnance dans notre psyché ? A priori, deux sources m'apparaissent cruciales : le masochisme catholique et le statut sociopolitique de colonisé. Mais peu importent les racines, au fond. Il faut constater chez les Canadiens français, et encore chez les Québécois, une autodétestation déconcertante : soit la culture québécoise n'existe pas, soit elle ne vaut rien. Il faut constater aussi la recrudescence actuelle de cette attitude chez les gens, notamment chez les jeunes (en gros, les dix-huit à trente ans), qui adhèrent avec conviction à tous les types de luttes pro-minoritaires. Il est troublant de réaliser que, chez ces personnes, la libération des autres semble avoir pour contrepartie inévitable la flagellation de soi-même, la dénégation violente de sa dignité, de sa fierté, de sa noblesse propres. Je ne peux pas t'aimer sans me haïr. Comme si la décolonisation des autres devait passer par la colonisation de soi-même. Mais l'objectif n'est-il pas de rompre avec la logique coloniale ? ■

L'ŒIL DU MAÎTRE : FIGURES DE L'IMAGINAIRE COLONIAL QUÉBÉCOIS

Dalie Giroux
Mémoire d'encrier, 2020, 179 p.

1. L'auteure commet toutefois une erreur en datant du 16 septembre 1978 l'article du *Devoir* qui a rendu compte de cette réunion.
2. Le concept de *white fragility* a été formulé et popularisé par Robin DiAngelo. Il désigne les réactions défensives que déploient les Blancs lorsqu'ils sont confrontés à la question de leur comportement raciste.
3. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, tome 1, Gallimard, 1976, p. 134.

Offert en PDF
(format papier épuisé)



Il vous manque d'autres numéros ?
Commandez-les en ligne !

- n° 84 Qui a peur des changements climatiques ?
- n° 83 L'art (presque perdu) du dialogue
- n° 82 La pandémie : avant, pendant et après
- n° 81 Le pays incertain
- n° 80 Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle
- n° 79 Pierre Vadeboncoeur
- n° 78 Ruses et raisons de l'autodérision
- n° 77 Grandeur et misère de l'université
- n° 76 L'art doit-il être moral ?
- n° 75 Le néoconformisme
- n° 74 Révolution sexuelle, prise 2 ?
- n° 73 Ducharme sans Ducharme
- n° 72 La querelle de la laïcité
- n° 71 Les nouveaux romanciers mexicains
- n° 70 Faudra-t-il toujours lutter pour le français ?
- n° 69 Le fantasme de la survie
- n° 68 Du populisme
- n° 67 La société sans douleur
- n° 66 À quoi sert la fiction ?
- n° 65 La gauche et la droite
- n° 64 L'amitié au temps de Facebook
- n° 63 L'Amérique et nous
- n° 62 La tyrannie de la rumeur
- n° 61 Islam, islamisme, islamophobie
- n° 60 Avons-nous peur du pouvoir ?
- n° 59 Le marché des rituels
- n° 58 L'âge d'or des séries télé
- n° 57 Les embarras de l'identité
- n° 56 Où va la littérature québécoise ?

www.inconvenient.ca